HAL
open science

“Franciosi”, peuple de barbares : le regard des lettrés et des ambassadeurs italiens sur la nation française à travers le prisme des Guerres d’Italie

Valeria Allaire

▶ **To cite this version:**

Valeria Allaire. “Franciosi”, peuple de barbares : le regard des lettrés et des ambassadeurs italiens sur la nation française à travers le prisme des Guerres d’Italie. Synergies Italie, 2019, Les relations culturelles franco-italiennes : regards conflictuels, 15, pp.17-29. hal-02365046

HAL Id: hal-02365046

https://normandie-univ.hal.science/hal-02365046v1

Submitted on 15 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Synergies Italie n° 15 - 2019 p. 17-27

GERFLINT

ISSN 1724-0700
ISSN en ligne 2260-8087

« Franciosi », peuple de barbares : le regard des lettrés et des ambassadeurs italiens sur la nation française à travers le prisme des Guerres d'Italie

Valeria Caldarella Allaire
Université de Caen, France
valeria.allaire@unicaen.fr

Reçu le 29-05-2019 / Évalué le 30-06-2019 /Accepté le 23-09-2019

Résumé

L'article propose un tour d'horizon de différents textes, dans lesquels nombre de lettrés et de diplomates italiens du XVIe siècle témoignent d'un fréquent sentiment anti-français. En effet, la condition d'instabilité permanente, subie pendant de longues et sanglantes années de conflit (1494-1559), amène les représentants politiques et littéraires des potentats italiens à jeter un regard critique sur ceux qui sont considérés comme des envahisseurs cruels et brutaux. La violence des troupes sur les champs de bataille influence, en outre, l'opinion que ces observateurs ont du peuple français de façon générale.

Mots-clés : renaissance, guerres d'Italie, XVIe siècle, royaume de France, diplomatie

«Franciosi», popolo di barbari: lo sguardo dei letterati e degli ambasciatori italiani sulla *nazione* francese durante le Guerre d'Italia

Riassunto

L'articolo si propone di dare uno sguardo a diversi testi di letterati e diplomatici italiani del XVI secolo che testimoniano un diffuso sentimento antifrancese. La condizione d'instabilità permanente subita durante lunghi e sanguinosi anni di conflitto (1494-1559) condusse i rappresentanti politici e culturali dei potentati italiani a condannare quelli che furono considerati come degli invasori crudeli e brutali. La violenza delle truppe sul campo di battaglia, inoltre, influenzò l'opinione che tali osservatori nutrirono per il popolo francese più in generale.

Parole chiave: Rinascimento, guerre d'Italia, XVI secolo, regno di Francia, diplomazia

«Franciosi», uncivilised people: the French *nation* as seen by Italian writers and ambassadors during the Italian Wars

Abstract

This article investigates a selection of texts in which Italian men of letters and diplomats expressed anti-French sentiments. Due to the conditions of persistent instability, during the long and bloody years of conflict (1494-1559), the political

and literary agents of the Italian States strongly condemned the acts and the manners of people they considered to be cruel and brutal invaders. Furthermore, the violence of the troops on the battlefields influenced the opinions that these observers had of French people in general.

Keywords: renaissance, Italian wars, 16th century, French kingdom, diplomacy

Introduction

Au cours des siècles, l'histoire des relations entre la France et l'Italie se construit autour de valeurs communes partagées, qui s'ancrent tout à la fois dans la culture latine et dans la tradition chrétienne. Néanmoins, il faut admettre que cette histoire est faite également de déchirures et de tensions, naissant d'intérêts politiques et économiques semblables et, en même temps, inconciliables. Au sein de la réflexion suggérée ici, nous nous proposons de mettre en lumière les rapports complexes qui s'établissent entre le Royaume de France et les États de la péninsule italienne au XVIe siècle. À cette époque, *l'Italie* en tant que nation n'existe pas encore. Pendant qu'au-delà des Alpes se forment les nouvelles monarchies nationales, cet espace politique se présente comme un ensemble hétérogène de principautés, républiques, duchés et seigneuries, le plus souvent en conflit entre eux.

Se basant sur le constat que, comme le dit Lucien Febvre [leçon XXV][1], l'Europe est une sorte de balance d'États rivaux, l'on s'aperçoit que tout au long du XVIe siècle les Italiens opèrent une prise de conscience progressive de leur condition de fragilité face à leurs adversaires. Cette notion de fragilité s'impose de plus en plus aux esprits au fur et mesure que s'éloigne l'espoir de reproduire l'ancien modèle d'équilibre connu par les domaines de la péninsule entre la paix de Lodi (1454) et la descente de Charles VIII à la conquête du Royaume de Naples (1494). Pendant les douloureuses années de conflit, appelées *Guerres d'Italie*, les États italiens se battent contre les revendications politiques et territoriales des souverains de la dynastie des Valois, tout en gardant toutefois un lien diplomatique permanent avec eux, pour contrer les envies d'autres puissants, notamment de l'Empereur du Saint-Empire (d'abord Maximilien Ier, puis son petit-fils, Charles Quint[2]). Pour préserver leur existence face aux profondes modifications qui affectent l'échiquier européen, les potentats de la péninsule soutiennent l'action diplomatique et militaire de ces monarques ou, au contraire, s'y opposent farouchement.

Dans un premier temps, nous souhaitons décrire brièvement l'image du Français *barbare*, tracée par les ambassadeurs et les écrivains italiens de l'époque. L'on évoquera le manque de politesse et d'élégance des souverains et de leurs entourages lors de rencontres diplomatiques ou lors de cérémonies et de fêtes à la

cour. Ensuite, une attention particulière sera accordée à l'armée. En effet, si les observateurs italiens portent un regard noir sur les troupes étrangères en général (qu'elles soient françaises, espagnoles, impériales), les soldats français en particulier, hommes féroces et sanguinaires ont changé la façon de faire et de vivre la guerre dans ces territoires et ont fait l'objet d'une véritable légende noire de par la *fureur* dont ils firent preuve quand ils envahirent la péninsule à la suite de Charles VIII.

1. Une question de culture et de politesse

Si nous ne pouvons pas évoquer un quelconque sentiment national en Italie à l'époque et si nous sommes loin de l'idée d'unité « italienne » propre au *Risorgimento*, l'on remarque toutefois que s'affirme ici avec force une pleine conscience de soi, d'appartenance au même *monde*, qui considère la culture italienne comme modèle hautement supérieur, difficile à atteindre par les autres peuples, définis comme *barbares* et *sauvages,* afin de contrecarrer l'évidente faiblesse militaire et politique de ces États.

Tout au long de cette période, les lettrés et les diplomates observent l'état de crise politique de la péninsule, théâtre impuissant des rivalités d'autrui, et invoquent pour elle la libération du joug étranger. En même temps, conscients du fait qu'un nouveau contexte européen se dessine sous leurs yeux, ils en appellent à l'intervention française dès lors que la survie de leurs villes est menacée par d'autres. À travers leurs écrits, ces hommes sont amenés à en exalter l'efficacité ou à en dénoncer la brutalité et l'illégitimité ; parfois, célébration et accusation se mélangent dans le même témoignage. En effet, le ralliement au Royaume de France ou l'adhésion au paradigme impérial –qui culmine avec le couronnement de Charles Quint en 1530 – portent les élites à envisager de nouvelles perspectives. De ce fait, les cercles intellectuels mettent en place des procédés d'ouverture *internationale* qui déterminent également de substantielles modifications dans la réécriture de certains ouvrages.

L'on en trouvera un exemple édifiant en examinant la première rédaction du célèbre *Livre du Courtisan* de Baldassare Castiglione, écrite entre 1513 et 1515. Les personnages qui y sont évoqués appartiennent presque tous à la noblesse de la plaine du Pô et le jugement porté envers les étrangers est sévère. En revanche, dans l'édition philo-impériale de 1528 (troisième rédaction), on observe des transformations sensibles. Le récit se peuple de personnages en provenance de toutes les cours d'Europe et le mot « barbare », qui apparaissait souvent auparavant, pour désigner les non-Italiens, tend à s'effacer du texte de façon significative.

Ceci s'explique avec l'évolution de la carrière de son auteur. En 1515, le diplomate, au service du duc d'Urbino, Francesco Maria della Rovere, est amené à plaider sa cause auprès de François Ier (qui vient de s'imposer à Marignan), car son duché est menacé par la convoitise du pape. En 1528, en revanche, il est en mission à Madrid, à la cour de l'empereur, en tant que nonce apostolique. Non seulement la perspective cesse d'être régionale et devient plus européenne, mais elle s'affiche aussi comme résolument pro-impériale.

En effet, Castiglione est loin d'apprécier l'ingérence française sur le sol italien. En octobre 1499, après que Louis XII l'eut emporté sur le duc Sforza et eut conquis le duché de Milan, le jeune comte avait été témoin de l'entrée du roi dans la ville. À cette occasion déjà, il n'avait pas pu retenir toute l'amertume que la domination du Lys suscitait en lui. Dans une lettre bien connue, adressée à son beau-frère, Giacomo Boschetti, Castiglione déclare alors qu'une puanteur d'excréments s'empare de la ville, autrefois connue pour être la « demeure de la fleur des intellectuels »[3]. Des années plus tard, dans son *Livre*, l'écrivain affirme : « les Français connaissent seulement la noblesse des armes (…) de manière que non seulement ils n'apprécient pas les lettres, mais même ils les abhorrent » (Castiglione, 1991 : 81). Et quand l'un des protagonistes du dialogue, Julien de Médicis, exprime le bon souhait (une prophétie *post eventum*, en réalité) que l'avènement de François Ier fasse fleurir la gloire des lettres en France comme y fleurit déjà celle des armes, la réponse attribuée par l'écrivain à Ludovico Canossa, fin diplomate et porte-parole de l'auteur dans la fiction, estompe quelque peu la valeur de la flatteuse prédiction : le personnage se déclare en effet ravi, mais aussi émerveillé par l'attitude que ce prince montre « contre la coutume de son pays » (*Ibid.* : 82). Au-delà de l'expression d'une opinion personnelle, avec ce passage, Castiglione renvoie une image de la noblesse française telle qu'elle est perçue par nombre de savants représentants de la culture italienne de la Renaissance.

En 1515, après son retentissant succès à Marignan, le jeune souverain François Ier se présente comme le nouvel arbitre de la politique européenne. On le craint et on le respecte. Nombre de potentats de la péninsule décident de fonder leurs espoirs de survie en lui. Léon X entrevoit le nouveau Charlemagne, celui qui retrouvera Jérusalem pour la Chrétienté. Le monarque et le pontife se rencontrent à Bologne, à la fin de la même année. Ce roi est décrit comme un « *bello principe* », qui sait se comporter avec dignité pendant une célébration eucharistique, à la différence de son rustre prédécesseur Charles VIII, comme le précise le diariste du pape, Paride Grassi. Au contraire, ses hommes, les nobles comme les soldats, ne sont que des sauvages mal habillés, dissipés, violents, incapables de faire une entrée ordonnée en ville et démesurés même dans la manifestation de leur ferveur religieuse

(Caldarella Allaire, 2018 : 237-241). Il est important de souligner que les entrées royales ou papales dans les villes font l'objet d'une grande attention ; le faste est un signe de pouvoir, l'excès est considéré de mauvais goût. Les diplomates analysent alors chaque geste, chaque mouvement, la qualité des tissus utilisés pour confectionner les habits, la richesse des bijoux. À l'occasion du congrès de Bologne, dans leurs comptes rendus à leurs seigneurs, les ambassadeurs tiennent des propos cinglants sur les mœurs françaises.

Par la suite, la familiarité réciproque entre ce roi et son entourage ne cesse de surprendre les diplomates italiens en mission en France. Dans leurs missives, ils la décrivent parfois comme un caractère de la générosité du monarque, mais plus souvent comme un impardonnable manque de respect de la part de ceux qui l'entourent (Smith, 1988).

Encore un exemple : en octobre 1533, à Marseille, à l'occasion du mariage de Catherine de Médicis avec Henri d'Orléans, le pape Clément VII est submergé lors de son entrée en ville par une multitude de gentilshommes mal dégrossis qui souhaitent lui baiser la pantoufle. Il en reste pour le moins surpris (Rubello, 2018 : 61). La future reine de France, pour sa part, est déconcertée par l'excès des gestes affectueux que les membres de la cour lui adressent, ainsi que quelque peu dégoutée par l'abus de vin et de nourriture de qualité douteuse qui sont déversés sur la table royale. L'ambassadeur Alberto Sacrati, dans ses missives à Ercole d'Este, décrit avec horreur les scènes lascives qui accompagnent les festivités nuptiales (pendant lesquelles, par exemple, les dames trempent leurs mamelons dans le vin pour les faire sucer ensuite par les invités) et qui paressent intolérables à Catherine (Simonetta, 2018 : 86-87).

Benvenuto Cellini, dans sa *Vita*, n'hésite pas à exprimer son aversion pour ce peuple de brutes. Il raconte, par exemple, que, quand il était encore au service de Clément VII, on avait déconseillé au pape de détourner l'orfèvre de ses travaux pour réaliser un présent à offrir au roi de France. Les Français étaient des hommes grossiers, comme l'auraient expliqué certains Milanais très influents auprès du souverain pontife et ils n'auraient pas compris la valeur de l'œuvre de Cellini (Cellini, 1973 : 122-123). Certes, François Ier lui a permis de quitter les prisons du château Saint-Ange, il l'appelle « son ami », lui accorde la naturalisation et lui octroie une riche pension ainsi que le château du Petit Nesle. Malgré ses reproches et malgré la funeste influence de sa maîtresse, la Duchesse d'Etampes, ce souverain demeure donc, pour Cellini, un *bon roi*, généreux et libéral « en toutes ses choses ». Son peuple, en revanche, est désigné sous la formule de « quelle bestie dei Franciosi » (*Ibid.* : 264, 356-358). Cette idée de grossièreté est partagée auprès du Saint-Siège, où l'on critique sans surprise la médiocrité d'un cadeau

offert au pape par un ambassadeur français et où l'on réprouve de façon générale le goût douteux et l'impolitesse des hommes d'outremonts, peu accoutumés au cérémonial de la Curie (Simonetta, 2018 : 72).

2. Des brutes sanguinaires

Comme nous l'avons annoncé, la mauvaise réputation des Français est strictement liée au contexte de guerre qui sévit dans la péninsule. Dès le début des conflits, les Français apportent en Italie de « nouvelles et sanglantes façons de guerroyer » (Guicciardini, 1996, I : 64). Lors des affrontements et des pillages des villes vaincues, les milices françaises montrent une violence et une brutalité encore inconnues des Italiens (Fournel, 2004). Cette image englobe tout le peuple français et participe largement à la construction de la légende noire qui l'entoure.

Plus précisément, l'on constate qu'il existe une sorte de double niveau dans la conception de la barbarie en Italie. D'une part, il y a une claire opposition entre chrétiens et mécréants. Face à l'infidèle, on invoque la réalisation de la prophétie de l'*unum ovile et unum pastor* : la Chrétienté fera front commun face à la menace turque, l'emportera et se réunira sous la houlette d'un seul prince. D'autre part, il existe ici une isotopie thématique qui s'instaure envers tout peuple conquérant, qui devient ainsi automatiquement « barbare ». Par ailleurs, si l'on veut dénoncer les horreurs perpétrées par l'ennemi, qu'il s'agisse du roi *catholique* ou du roi *très chrétien*, rien de plus efficace que de le comparer aux Turcs, voire de l'accuser de les dépasser en cruauté.

C'est pourquoi les Espagnols et les Impériaux aussi sont accusés d'être des oppresseurs impitoyables et brutaux. Certaines thématiques deviennent alors des *topoï* applicables à toute nation au-delà des Alpes[4], comme le manque de finesse d'esprit et de goût pour l'Art et les Lettres, la prédilection pour le vin et, dans une sorte de climax ascendant, la bestialité. Cependant, les Français sont très souvent présentés comme l'ennemi suprême. Assurément, l'expression la plus éclatante des sentiments anti-français se rencontre dans les nombreuses missives que les diplomates italiens s'échangent pendant les périodes de domination française sur le duché de Milan (1499-1512 et 1515-1521), dans lesquelles déferlent les critiques de leurs manières peu civilisées, si éloignées de celles des Italiens, ainsi que les accusations contre le manque de justice, la mauvaise volonté ou l'incapacité à bien gouverner (missives in Meschini, 2014 : 89-90 et *passim*).

Cette francophobie lombarde ne découle pas toutefois d'une haine immotivée. Claude de Seyssel l'explique dans ses traités *L'Exorde en la translation de l'histoire de Justin* (1510) et la *Monarchie de France* (1515) : une domination durable

nécessite d'un véritable ancrage dans la terre conquise et dans la société assujettie. À l'opposé, le peuple milanais est tyrannisé par de mauvais gouverneurs (Lautrec notamment), il supporte une pression fiscale disproportionnée et subit la violence d'une armée insubordonnée (Duc, 2018 : 21-24). Les diplomates et les écrivains dénoncent les conditions affligeantes endurées par la ville. Le Milanais Girolamo Morone décrit les *Gallorum mores* dans une lettre du 26 novembre 1515 à Pio da Carpi, à l'époque ambassadeur impérial : aussi barbares que les infidèles, ces hommes sont superficiels, immodérés, avares, insatiables. Ils saccagent et incendient ; quant à leur roi, François Ier, qui réserve les bénéfices exclusivement aux siens, il se montre inculte, colérique, cupide et licencieux (Morone, 1863 : 492-499).

Or, pour ce qui est de la production littéraire, il est vrai que les écrivains érudits sont amenés parfois à devoir mesurer leurs propos dans leurs œuvres, à cause des relations diplomatiques que leurs seigneurs pourraient entretenir avec la royauté française. En revanche, la tradition populaire mène des attaques sans fard. Les textes s'inspirent d'un imaginaire anti-étranger figé, centré sur la sauvagerie de tout peuple conquérant. Il s'agit pour la plupart de poèmes, qui se structurent en suivant un système biparti : l'invective contre les envahisseurs et l'invocation adressée aux *Italiens* (dont Machiavel dénonce à plusieurs reprises la torpeur), afin qu'ils se réveillent, qu'ils s'unissent tous ensemble et qu'ils se libèrent du joug étranger, reprenant le gouvernail de leurs États et retrouvant enfin la paix. C'est ainsi que, dans des vers écrits à l'occasion de la bataille de la Bicoque (1522), par exemple, les valeureux « Taliani » (flanqués tout de même de Lansquenets et d'Espagnols) font preuve de courage et cohésion ; solidaires et unis, ils luttent farouchement pour leur liberté et l'emportent[5].

Quelques années après, à la suite de la bataille de Pavie (1525), lors de laquelle François Ier est vaincu et emprisonné, nombreux sont ceux qui, craignant la croissante puissance de l'empereur Charles Quint sur l'espace italien et européen, se rangent du côté du souverain captif. Toutefois, les réjouissances pour sa défaite ne manquent pas. Nous souhaitons nous attarder quelque peu sur les vers d'une composition anonyme particulièrement agressive. Il s'agit du poème *Questa si è una opera composta novamente la quale tracta de una repri[n]sione che fa l'auctore contra i tramontani: reprendendoli che debbano essere hormai castighati de far guerra contra Spagnuoli e italiani : Exortandoli che stiano in li soi paexi et che non vengano a dar più molesta a la Italia : como più amplamente intenderete* (Medin, 1925 : 280-285). L'incipit de la chanson est une référence biblique : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse »[6], s'exclame l'auteur. Ces premiers vers du quatrain d'ouverture se répètent en refrain entre chaque strophe et sont proposés dans le couplet d'envoi final. Le poète anonyme annonce en liesse que

l'ennemi est vaincu, chassé et ne reviendra jamais. Tout le long des huitains, dans cette atmosphère d'euphorie, les attaques contre les ultramontains jaillissent. Les Français sont des imposteurs malhonnêtes et diaboliques, des hypocrites déguisés en saints. Ce sont des brutes tyranniques, qui, face aux soldats ennemis, se révèlent être des lâches. À travers un jeu de mots assez commun en italien, lié au double sens de la parole « *gallo* », qui veut dire, à la fois, Gaulois et coq, l'auteur intime aux Transalpins de repartir dans leur poulailler. Il les maudit : Que le diable les emporte ! Qu'ils crèvent ! Qu'ils soient damnés[7] ! Qu'ils ne reviennent plus jamais sur ces terres, sous peine de se faire littéralement mettre en pièces par les Espagnols et les Milanais ! Le poème s'achève sur cette menace et sur le joyeux envoi final, invitation à la réjouissance presque religieuse, bien qu'elle soit unie ici à l'idée macabre du démembrement des corps des ennemis.

L'on remarque encore que la mauvaise réputation n'abandonne jamais les Français dans la péninsule, même quand ils endossent le rôle d'alliés. Pour ne faire qu'un exemple, il est intéressant de prendre en considération le témoignage du casertan Leonardo Santoro, l'un de ces représentants politiques italiens qui se rangent du côté de l'armée française lors de la campagne napolitaine de 1528. Dans son ouvrage, *La spedizione di Lautrec nel Regno di Napoli*, Santoro affirme que le Royaume de France n'a jamais su s'assurer la domination de ses conquêtes, car les orgueilleux Français n'associent jamais les sujets ou les alliés aux bénéfices et aux honneurs des victoires et ne s'intéressent qu'à assouvir leurs envies. La critique de l'incapacité des Français à maintenir leur gouvernement sur les terres conquises est ancrée et abondamment partagée. Nous avons déjà évoqué les propos de Seyssel dans ce travail ; pour proposer un autre exemple, Machiavel, dans son *Discours sur la première décade de Tite Live*, dénonce chez les Français l'absence d'ordre et de rigueur et emprunte, pour ce faire, certains propos de Tite Live : « À savoir que les Français sont plus que des hommes au début du combat, et se révèlent ensuite être moins que des femmes » (Machiavel, 2004 : 511). Dans ses pages, Santoro décrit ces hommes comme étant impulsifs, changeants, méprisants et hautains par nature ; leurs agissements font supposer qu'ils sont enfermés dans un état de folie. Et, ajoute-t-il, si le général Lautrec, au commandement de l'équipée, parvient à agir avec sagesse en certaines circonstances, il le fait tout de même « contre la coutume de sa nation » (Santoro, 1858 : 34 et *passim*).

Conclusion

Pour conclure ce rapide brassage de témoignages, il est peut-être intéressant de signaler que cette complexité de sentiments se retrouve dans le Royaume de France envers les Italiens. À la fois parangon de raffinement et objet de convoitise, l'Italie

se pose en tant que berceau de la culture classique et, pour cela, au-dessus des autres cultures européennes. Sous Charles VIII, naît en France une notion qui s'enrichira pendant les règnes de Louis XII et de François Ier, celle d'une *Franco-Italie,* qui expliquerait l'assujettissement de la péninsule au Royaume et entourerait l'action militaire menée là-bas de l'aura du *justum bellum* (Dumont, 2018 : 87-106). En outre, on peut parler d'une véritable *italianisation* culturelle de la cour de France (mais aussi de bien d'autres cours européennes), qui trouve son point culminant sous le règne de Catherine de Médicis (Burke, 2000 : 208-209). Cependant, à cette italophilie, correspond, comme une sorte de revers de la médaille, une italophobie tout aussi puissante, qui se manifeste pendant tout le siècle. En effet, si les Italiens craignent l'action militaire française sur le sol péninsulaire, les Français ne se réjouissent pas vraiment à l'idée de s'y rendre. En 1494, pendant que Charles VIII prépare la campagne, nombre de gentilshommes et de gens d'armes qui vont le suivre savent qu'ils sont haïs en Lombardie et qu'ils vont à la rencontre d'une mort certaine. Le même état d'esprit se retrouve chez ceux qui se préparent à l'expédition de 1515, comme le relate le chroniqueur Marin Sanudo (Sanudo, 1877-1902 : col. 168-169). Dans le Royaume, les missives des ambassadeurs, comme les poèmes et les sotties, témoignent de la crainte et de l'horreur nourries pour ces entreprises. Le tropisme des souverains vers l'Italie ne paraît pas être partagé par leurs sujets. Cette terre est considérée comme maudite, le *tombeau de la noblesse* de France (Vissière, 2018 : 39-49) ; ses habitants sont méprisés, jugés inconstants, tricheurs, violents et avides. Cet anti-italianisme est exacerbé sous Catherine de Médicis, une reine étrangère, qui s'entoure de conseillers italiens. Dans ses vers, le médecin royal François Rasse des Nœux les définit comme des « bougres poltrons » et les accuse de venir en France pour s'engraisser comme des *baleines* (Rasse des Nœux ms. B. N. fr. 22560). Pierre de Villars, évêque de Vienne, estime que les prélats italiens en France « sucent notre sang comme sangsues et ne tiennent aucun compte de résider, ains en leur cœur se moquent de nous » (Lemaitre, 2018 : 145). De plus, le modèle littéraire tant aimé par François Ier décline. Dans les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé* d'Henri Estienne (1578), les poètes sont exhortés à condamner la sophistication du courtisan qui, par flatterie, truffe sa langue d'italianismes. L'auteur exhorte à chasser du Royaume cette mode ridicule, ce « langage bâtard (…) fait de paroles italico-galliques ou […] gallico-italiques » (Solnon, 1993 : 81). D'autres stéréotypes s'ancrent dans l'imaginaire collectif : la reine de Médicis devient la seule responsable du massacre de la Saint Barthélemy et les mots « italien » ou « milanais » se transforment en synonymes de courtisan flatteur, de malfaiteur opportuniste et même d'empoisonneur (Burke, 2000 : 210) !

Bibliographie

Sources primaires

B. N. fr. 22560 Manuscrit Rasse des Nœux.

Beer, M. *et al.* (édité par), *Guerre in ottava rima* 1989 (abv. *GOR*). Modène : Panini, t. II-III.

Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 8210, cc. 2-3.

Castiglione, B. 1991. *Le livre du Courtisan,* traduit par A. Pons. Paris : Flammarion.

Cellini, B. 1973. *La Vita,* édité par G. Davico Bonino. Turin : Letteratura italiana Einaudi.

Guicciardini F., 1996. *Histoire d'Italie*, édité par J.-L. Fournel, J.-C. Zancarini. Paris : Laffont.

Machiavel, N. 2004. *Discours sur la première décade de Tite-Live*, traduit par A. Fontana et X. Tabet. Paris : Gallimard.

Morone, G. 1863. *Lettere ed orazioni latine di Girolamo Morone.* In D. Promis, G. Müller (eds), *Miscellanea di storia italiana*. Turin : Stamperia reale, vol. II.

Santoro, L. 1858. *Dei successi del sacco di Roma e guerra del regno di Napoli sotto Lotrech*. Naples : Stabilimento tipografico di P. Androsio.

Sanudo, M. 1877-1902. *Diarii*, G. Berchet *et al.* Venise: a spese degli editori, t. XXIII.

Sources secondaires

Balsamo, J. 1998. *Passer les monts* Français en Italie – l'Italie en France, 1494-1495. Paris : Champion.

Burke, P. 2000. *La Renaissance européenne*. Paris : Éditions du Seuil.

Caldarella Allaire, V. 2018. « Décembre 1515, les entrevues de Bologne : François Ier et le regard des diplomates italiens lors de sa rencontre avec Léon X ». In : *François Ier et l'espace politique italien : territoires, États, domaines*. Rome : Collection de l'École Française de Rome 548, p. 229-245.

Duc, S. 2018. « Possibilités et limites de la Lombardie royale d'après Claude de Seyssel ». In : *François Ier et l'Italie. L'Italia e Francesco I*. Tours : Brepolis, « Études renaissantes », p. 19-28.

Dumont, J., 2018. «Francesco I ed il sogno di una Franco-Italia». In : *François Ier et l'Italie. L'Italia e Francesco I*. Tours : Brepolis, « Études renaissantes », p. 87-106.

Fournel, J.-L. 2004. « La 'brutalisation' de la guerre. Des guerres d'Italie aux guerres de Religion », *Astérion*, 2 [mis en ligne le 5 avril 2005, consulté le 21 mai 2019]. URL : http://asterion.revues.org./100

Lemaitre, N. 2018. Les évêques italiens de François Ier. In : *François Ier et l'Italie. L'Italia e Francesco I*. Tours : Brepolis, « Études renaissantes », p. 145-167.

Medin, A. 1925. La battaglia di Pavia, Profeti e poeti italiani. In *Archivio Storico Lombardo, Giornale della Società storica lombarda* (ser. VI, fasc. I-II), Milan : Bocca, p. 252-290.

Melani, I. 2011. *"Di qua" e "Di là da' monti". Sguardi italiani sulla Francia e sui francesi tra XVe XVI secolo*. Florence : Firenze University Press.

Meschini, S. 2014. *La seconda dominazione francese nel ducato di Milano. La politica e gli uomini di Francesco I (1515-1521)*, Varzi (Pavie) : Guardamagna.

Picot, É. 1906. *Les Français italianisants au XVIe siècle*. Paris : Champion, tom. I.

Plebani, E. et al. 2017. *Diplomazie. Linguaggi, negoziati e ambasciatori fra XV e XVI secolo*. Milan : FrancoAngeli.

Rubello, N. 2018. « Bologna, Marsiglia, Nizza : i tre incontri di Francesco I con i pontefici ». In : *François Ier et l'Italie. L'Italia e Francesco I*. Tours : Brepolis, « Études renaissantes », p. 61.

Simonetta, M. 2018. *Caterina de' Medici*. Milan : Rizzoli.

Smith, M. H. 1988. « Familiarité française et politesse italienne au XVIe siècle. Les diplomates italiens juges des manières de la cour des Valois ». *Revue d'Histoire diplomatique*, n° 3-4, p. 228 et *passim*.

Solnon, J.-F. 1993. *La cour de France*. Paris : Fayard.

Vissière, L. 2018. L'Italie, tombeau de la noblesse de France (1512-1528). In : *François Ier et l'Italie. L'Italia e Francesco I*. Tours : Brepolis, « Études renaissantes », p. 39-49.

Notes

1. *Cours au Collège de France, année académique 1943-44.*

2. Charles de Gand hérite de la couronne de Castille et d'Aragon de son grand-père maternel, Ferdinand d'Aragon, en 1516 ; en 1519, il est également élu roi des Romains, succédant à son grand-père paternel, Maximilien Ier.

3. « *In questa pompa entrò la maestà de re di Franza nel Castello di Milano già receptaculo del fior de li homini del mundo, adesso pieno di bettole e profumato de ledame* », Lettre de Baldassar Castiglione à Iacomo Boschetto da Gonzaga, Milan, 8 octobre 1499. Vat. Lat. 8210, cc. 2-3.

4. À cette époque, le terme même « ultramontain » a, pour les Italiens, une connotation souvent négative.

5. Nous faisons allusion à l'*Historia come Lautrecho narra alla Fortuna tutta la disgratia delle sue imprese* ..., in *GOR*, 1989, vol. II : 595, octave 16, v. 1-8. Dans le même volume, on trouve d'autre exemples d'invocation ou de célébration des « Taliani » en lutte contre l'étranger dans d'autres occasions. Par exemple, *El triumpho del Re di Francia*… : 526, 29-28 ; *Il fatto d'arme del Duca di Milano...*, : 541, 21, v. 6-8.

6. Il s'agit d'un verset de l'Évangile selon Matthieu, V, 12.

7. « Posiate tutti crepare, / francesi, gente infelice / […] / *Tornati al vostro polaro, : galli, lassa' le nostre galline* ; / [...] / *Per la gran dishonestade e per el vostro mal governo / serete tutti damnati / nel profondo dell'inferno* ». *Ibid.*, p. 282-283, v. 69 et *passim*.

© Revue du Gerflint (France) - Éléments sous droits d'auteur -
Modalités de lecture consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr